

Colóquio Internacional: **Élisée Reclus e a**
Geografia do Novo Mundo

6 a 10 de dezembro de 2011
Laboratório de Geografia Política
Departamento de Geografia - Universidade de São Paulo
São Paulo – Brasil

ÉLISÉE RECLUS,
THÉORIE GÉOGRAPHIQUE ET THÉORIE ANARCHISTE

par Philippe Pelletier (Université Lyon 2)

De prime abord, Élisée Reclus (1830-1905) ne semble pas avoir écrit un traité de théorie géographique comme certains en ont écrit, et dans le sens où on l'entend de nos jours. Une simple lecture montre cependant que plusieurs chapitres, notamment introductifs ou conclusifs, de ses ouvrages exposent des principes géographiques forts. C'est notamment le cas de sa préface de *L'Homme et la Terre* (1905). Mais, comme viennent de le montrer de récentes recherches, la *Nouvelle Géographie Universelle* (1876-1894), loin de se résumer à une simple description du monde, livre aussi des éléments généraux à travers une analyse régionale ⁽¹⁾.

Il s'agit pas d'exposer ici de façon détaillée en quoi consisterait une théorie géographique reclusienne. Ce travail a été largement accompli ⁽²⁾. En revanche, il paraît pertinent de la mettre en regard avec la théorie anarchiste, et cela pour x raisons. D'une part, cette approche combinée n'a guère été approfondie jusque-là. D'autre part, elle apparaît pertinente si l'on considère que ni la situation actuelle du monde, ni les solutions adoptées jusque-là pour y remédier ne nous satisfont. De ce point de vue, l'anarchisme apporte des analyses et des réponses prometteuses. Aborder conjointement Reclus et l'anarchisme permet donc d'apporter un nouveau regard sur le passé, mais aussi sur le présent ou le futur, sans qu'il s'agisse, vis-à-vis de Reclus mais aussi d'autres géographes anarchistes comme Kropotkine, Metchnikoff, Perron ou Dragomanov, d'une démarche hagiographique ou d'un simple

¹ FERRETTI Federico (2011) : *L'Occidente di Élisée Reclus : l'invenzione dell'Europa nella Nouvelle Géographie Universelle (1876-1894) / L'Occident d'Élisée Reclus : l'invention de l'Europe dans la Nouvelle Géographie Universelle (1876-1894)*. Université de Bologne et Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, thèse, dir. Franco Farinelli et Marie-Claire Robic, 566 p.

² Notamment par Gary Dunbar, Béatrice Giblin, Yves Lacoste, Soizic Alavoine, Federico Ferretti, moi-même ou d'autres en ce qui concerne les géographes.

dépoussiérage. Autrement dit, il s'agit de faire œuvre critique et opératoire, de garder l'esprit et la pensée libres.

Au-delà de cette exigence décidément politique, il nous semble que l'anarchie peut apporter beaucoup à la géographie, et réciproquement. Il ne s'agit pas de les confondre, car elles recouvrent des champs distincts et des domaines différents. Il ne s'agit pas non plus de construire une géographie anarchiste à l'image de ce qu'a essayé d'être une géographie marxiste, tout comme nous refuserions une géographie fasciste ou bien une géographie libérale. Certains principes sont en effet partagés par tous les géographes. Les techniques de la géographie, anciennes ou nouvelles, appartiennent à tous. Cela dit, leur utilisation, voire leur conception, même s'il faut rester prudent quant à l'amalgame entre idéologie, technologie et science, n'est pas neutre. En outre, les passerelles sinon les recoupements entre géographie et anarchie sont plus importants qu'on ne le croit sur le fond des choses, l'approche, la sensibilité - et point le plus délicat à traiter - dans les intentions pratiques : l'aménagement du territoire au-delà de l'analyse ⁽³⁾. C'est l'intersection entre les deux, entre géographie et anarchie, qui nous paraît le plus fructueux, mutuellement. Enfin, sur un domaine qui concerne plus spécifiquement la question philosophique et politique, la géographie peut apporter beaucoup à l'anarchie dans sa compréhension et - n'ayons pas peur du mot - sa gestion du monde.

1. Pour une anarchie au service de la science géographique

On n'a pas toujours bien compris, même parmi les anarchistes, l'ambition de Kropotkine de faire de l'anarchie une sorte de science, ou plus exactement une démarche scientifique, appuyée sur les méthodes et un esprit scientifiques. Pour lui, il ne s'agissait pas d'un nouveau dogme, mais d'une interprétation la plus précise du monde afin d'en comprendre le fonctionnement, les lois et les besoins, en particulier les besoins humains. Pour satisfaire ces besoins humains - ce qui constitue finalement l'alpha et l'omega du projet anarchiste - sans qu'il y ait injustice ou exploitation capitaliste, sans qu'il y ait non plus affaiblissement des forces productives ou distanciation de l'homme avec la nature, il faut procéder de façon à la fois rationnelle et synthétique.

Ainsi, Kropotkine écrit dans son livre probablement le plus lu dans les milieux militants, *La Conquête du pain* (1892), que « l'économie politique » doit partir de la consommation, et non plus seulement de

³ PELLETIER Philippe (2009) : *Élisée Reclus, géographie et anarchie*. Paris/Oléron, Éditions du Monde libertaire, Éditions libertaires, 258 p.

la production. Il renverse ainsi le point de vue de tous ses prédécesseurs socialistes, à commencer par Marx, mais aussi, dans une certaine mesure, Proudhon, dépassant au passage - si l'on peut dire - la récurrente question de la « valeur », et notamment de la « valeur travail ». Ainsi revue, « l'économie politique » « cesse d'être une simple description des faits et devient une science, au même titre que la physiologie : on peut la définir, "l'étude des besoins de l'humanité et des moyens de les satisfaire avec la moindre perte possible des forces humaines". Son vrai nom serait physiologie de la société. Elle constitue une science parallèle à la physiologie des plantes ou des animaux... » (4).

Par voie de conséquence, comme Kropotkine l'exprime une dizaine d'années plus tard, « la question que se pose l'anarchie pourrait être exprimée comme suit : 'Quelles formes sociétaires garantissent le mieux, dans telle société donnée, et par extension dans l'humanité en général, la plus grande somme de bonheur et, par conséquent, la plus grande somme de vitalité'. (...) Ce qui, soit dit en passant, nous donne aussi la formule du progrès. Le désir d'aider l'évolution dans cette direction détermine le caractère de l'activité sociale, scientifique, artistique, etc., de l'anarchiste » (5).

L'anarchie est donc, selon cette conception de Kropotkine, une façon d'utiliser la science au service du bonheur et de la vitalité de l'humanité. Élisée Reclus partage globalement une telle approche comme en témoigne un passage essentiel de son seul livre explicitement anarchiste, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique* (1891) : « ... une immense évolution s'est accomplie, annonçant la révolution prochaine. Cette évolution, c'est que la "science" économique, prophétisant le manque de ressources et la mort inévitable des faméliques, s'est trouvée en défaut et que l'humanité souffrante, se croyant pauvre naguère, a découvert sa richesse : son idéal du "pain pour tous" n'est point une utopie. La terre est assez vaste pour nous porter tous sur son sein, elle est assez riche pour nous faire vivre dans l'aisance. Elle peut donner assez de moissons pour que tous aient à manger ; elle fait naître assez de plantes fibreuses pour que tous aient à se vêtir ; elle contient assez de pierres et d'argile pour que tous puissent avoir des maisons. Tel est le fait économique dans toute sa simplicité (...) et cela quand même la science n'interviendrait pas pour faire sortir l'agriculture de ses procédés empiriques et mettre à son service toutes les ressources fournies maintenant par la chimie, la physique, la météorologie, la mécanique » (6).

Si l'on met de côté l'optimisme politique considérant que la révolution est proche, optimisme d'ailleurs

⁴ KROPOTKINE Pierre (1892) : *La Conquête du pain*. Rééd. Éditions du Monde Libertaire, 1975, 282 p., p. 218.

⁵ *Ib.*, p. 46 et 50.

⁶ RECLUS Élisée (1979) : *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*. Paris, Stock + Plus, 210 p., p. 97-98, éd. or. 1898 (novembre 1897), septième édition revue et corrigée, et 1921, infra *ERIA*. Elle est différente de la première édition datant de 1891 (texte initial 1880) et récemment rééditée. RECLUS Élisée (2008) : *Évolution et révolution*. Paris, Le passager clandestin, 114 p., préface d'Olivier Besancenot, éd. or. 1891.

partagé à l'époque non seulement par les anarchistes comme Kropotkine, Malatesta ou la quasi-totalité du mouvement libertaire, à l'exception peut-être de James Guillaume qui ne se considère pas vraiment comme un anarchiste, mais aussi par bon nombre de socialistes, cette position de Reclus appelle plusieurs remarques.

Elle se place dans le cadre d'une conception de l'évolution, prise au sens large, qui se réfère aux conclusions de Darwin comme le rappelle l'ensemble de l'œuvre de Reclus ou de Kropotkine. Rappelons que la théorie darwinienne de « la lutte pour la vie » ne se résume pas, d'après les travaux de Kropotkine, à une simple compétition intraspécifique ou interspécifique - une optique concurrentielle que les idéologues libéraux reprennent pour développer une théorie social-darwinienne - mais qu'elle se combine également avec « l'entraide », autre facteur de l'évolution. On sait que, déjà du temps de Kropotkine, les Darwiniens ont admis ce facteur et que, depuis Kropotkine, plusieurs travaux scientifiques l'ont confirmé en biologie, en éthologie ou en anthropologie (7).

La considération évolutionniste d'allure scientifique reflète bien entendu l'air du temps où tous les théoriciens, qu'ils soient socialistes, libéraux, républicains ou conservateurs, cherchent, au cours du XIXe siècle, à asseoir leurs idées sur la science, et à les légitimer par elle, soit par principe, soit par riposte (c'est le cas de Kropotkine agacé par les dérives du social-darwinisme). Au départ, même, la théorie de Malthus s'est explicitement constituée comme une arme à prétention scientifique contre les thèses du républicain progressiste Condorcet et celles du libertaire progressiste Godwin. C'est d'ailleurs largement par son ambition scientifique que le marxisme a pu s'imposer au sein du mouvement socialiste. Et, contrairement à ce que la rhétorique actuelle sur la « fin des grands récits » laissent entendre, les idées politiques recherchent toujours leur appui sur la science (ou contre elle), peut-être de façon plus déguisée parfois, mais non moins redoutable.

Ce n'est pas qu'une question de stratégie ou de « mode ». Fondamentalement, le darwinisme, par exemple, et singulièrement, a constitué une véritable révolution intellectuelle qui ne pouvait que rejaillir sur tous les aspects de la pensée et de la vie humaine. Au XIXe siècle, rappelons-le, le dogme religieux encadrait et formatait les connaissances. Les scientifiques se heurtaient frontalement à lui. C'est d'ailleurs encore le cas actuellement dans certains pays comme les États-Unis ou l'Iran.

Pour Reclus, toutefois, l'évolutionnisme seul ne suffit pas. Il y a ajouté une sorte de « révolutionnarisme », si l'on peut dire, où la révolution constitue aussi un corollaire, une intensification momentanée, de l'évolution dans tous les domaines. Pour autant, selon Reclus, toute

⁷ SERVIGNE Pablo (2009) : « Qu'a-t-on appris sur l'entraide depuis Kropotkine ? ». *Réfractations, recherches et expressions anarchistes*, 23, p. 53-63.

révolution, comme toute évolution d'ailleurs, ne constitue pas nécessairement un progrès. Il l'exprime très clairement, ré-utilisant à cet égard la dialectique des *corsi* et *ricorsi* formulée par le philosophe napolitain Gian-Battista Vico (1744-1803) ⁽⁸⁾. Selon lui, le progrès n'est jamais définitif et, dans sa progression historique même, il contient des éléments de régrès. Multipliant les exemples, Reclus applique cette dialectique de progrès et de régrès aussi bien à l'évolution des civilisations, notamment dans leur rapport avec le milieu dont la dégradation (dessiccation, déforestation) peut conduire à leur ruine, qu'à la théorie politique, où l'évolution est inséparable de la révolution, la révolution elle-même n'étant pas exempte de brutaux retours en arrière. Cette dernière analyse inspirée de la révolution française se vérifiera en Russie ou en Chine...

2. Liberté ou fatalité, possibilisme ou déterminisme

Cette dialectique reclusienne contrebalance de fait un certain optimisme que l'on trouve aussi bien chez Reclus lui-même que chez Kropotkine. Elle tempère aussi un certain fatalisme transparaissant chez Kropotkine, un fatalisme souvent mécanique qui frôle parfois le déterminisme géographique, et qui est très curieux, à double titre. D'une part, il contredit la propre analyse géographique effectuée par Kropotkine. D'autre part, comme l'a observé Errico Malatesta, il contrevient le volontarisme politique kropotkinien. Malatesta s'interroge d'ailleurs sur cette question de la volonté, vis-à-vis de la liberté et de la fatalité. Selon la philosophie malatestienne, qui prolonge sur ce point précis celle de Proudhon et de Bakounine comme l'a relevé Daniel Colson, et que l'on retrouve aussi chez Leibniz ou Spinoza, « *la volonté [est une] puissance créatrice dont nous ne pouvons pas comprendre la nature et l'origine* » ⁽⁹⁾. C'est elle qui permet non pas tant de dépasser ce qui serait un déterminisme géographique ou mécanique des choses mais de constituer une part même de ces choses, de la vie comme de la matière. À l'inverse de Proudhon ou Bakounine qui l'étendent d'une certaine façon à tout le cosmos, Malatesta la réserve essentiellement aux êtres humains ⁽¹⁰⁾.

⁸ Proudhon a lu Vico. Pour l'un de ses biographes, Vico « *occupe une grande place dans ses extraits, il l'admire et il lui doit certainement beaucoup. Il connaît ses œuvres par la traduction de Michelet* ». HAUBTMANN Pierre (1982) : *Pierre-Joseph Proudhon, sa vie et sa pensée (1809-1849)*. Paris, Beauchesne, 1142 p., p. 249. Au moins un passage des œuvres de Proudhon indique que celui-ci s'est inspiré de Vico, notamment, pour élaborer sa « dialectique sérielle ». Qu'il l'ait lu via Proudhon ou par Michelet, voilà en tout cas avec Vico un lien intellectuel entre Reclus et Proudhon.

⁹ MALATESTA Errico (1931) : « À propos de Kropotkine ». *Studi Sociali*, 15 avril. COLSON Daniel (2010) : *L'Anarchisme de Malatesta*. Lyon, Atelier de Création Libertaire, 178 p.

¹⁰ Proudhon : « *C'est toujours une action constante qui, dans l'objet, joue pour ainsi dire le rôle d'une volonté et qui en fait pour ainsi dire l'esprit, l'âme, la raison* ». *Lettre à Cournot* (1821), *Correspondance*, t. VII, p. 372. Bakounine :

Élisée Reclus place le curseur de la volonté sur celui de la conscience et de la prise de conscience : « *Plus les consciences, qui sont la vraie force, apprendront à s'associer sans abdiquer, plus les travailleurs, qui sont le nombre, auront conscience de leur valeur, et plus les révolutions seront faciles et pacifiques* »⁽¹¹⁾. Certains y verront l'héritage de sa formation protestante puritaine ou, au contraire, de son contre-héritage. Dans les pages précédant cette conclusion, Reclus insiste beaucoup sur l'instruction, la connaissance et l'apprentissage pour les hommes et les femmes, en particulier les travailleurs. Comme l'a souligné Gaetano Manfredonia à travers sa grille idéal-typique de l'anarchisme organisé en trois approches - insurrectionnaliste, syndicaliste, éducationniste - Élisée Reclus transcende ainsi l'opposition classique entre individualisme, communisme libertaire et anarcho-syndicalisme⁽¹²⁾. Lui qui a critiqué les fausses interprétations de l'individualisme teinté de nietzschéisme, lui que l'on range volontiers dans les rangs du communisme libertaire, ne serait-ce que parce qu'il en a été l'un des créateurs⁽¹³⁾, ne célèbre-t-il d'ailleurs pas le principe de la « grève générale » cher aux syndicalistes-révolutionnaires et aux anarcho-syndicalistes⁽¹⁴⁾ ?

Cette idée de la prise de conscience se retrouve dans l'une des expressions les plus géographiques mais aussi les plus complexes d'Élisée Reclus. C'est celle qui constitue le motif de *L'Homme et la Terre*, son épigramme même, à savoir : « *L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même* ». Reclus entend ainsi qu'il est important que l'être humain connaisse la nature, sa nature, mais que cela va au-delà : l'être humain est partie intégrante de la nature. Pour autant, et au-delà de ce constat désormais banal au demeurant, il n'est pas que nature. Dans cette formulation ni dualiste ni moniste, il ne s'agit plus seulement de la nature en soi, mais déjà d'autre chose. Car la conscience intervient, la prise de conscience, donc l'esprit et l'action, faite d'elle-même, donc en liberté et en volonté. C'est un processus, une évolution (le participe présent de « *prenant* »). Autrement dit, ce n'est plus la nature, c'est déjà l'humanité, on pourrait même dire « la sur-nature ». C'est même la civilisation, ou, plus

« *Toutes les choses sont gouvernées par des lois qui leur sont inhérentes et qui constituent leur nature particulière* ». *Considérations philosophiques sur le fantôme divin, sur le monde réel et sur l'homme* (1871), *Œuvres complètes*, vol. 8. Selon Colson (op. cit., p. 21), les implications politiques sont doubles : affirmation de l'autonomie, interrelation de l'être humain avec le monde.

¹¹ *ERIA*, p. 205.

¹² MANFREDONIA Gaetano (2009) : « Élisée Reclus, entre insurrectionnalisme et éducationnisme ». *Élisée Reclus - Paul Vidal de la Blache, le géographe, la cité et le monde, hier et aujourd'hui, autour de 1905*, Jean-Paul Bord et al. éd., Paris, L'Harmattan, 318 p., p. 17-32. MANFREDONIA Gaetano (2007) : *Anarchisme & changement social, insurrectionnalisme, syndicalisme, éducationnisme-réalisateur*. Lyon, Atelier de Création Libertaire, 354 p.

¹³ ENCKELL Marianne (2009) : « Élisée Reclus, inventeur de l'anarchisme ». *Élisée Reclus - Paul Vidal de la Blache, le géographe, la cité et le monde, hier et aujourd'hui, autour de 1905*, Jean-Paul Bord et al. éd., Paris, L'Harmattan, 318 p., p. 39-44.

¹⁴ *ERIA*, p. 189-191.

exactement, la « *demi-civilisation puisqu'elle ne profite point à tous* » (15).

Avec Reclus, mais aussi avec ses collègues en anarchisme comme en géographie, il n'y a donc pas de déterminisme géographique. Pour son ami géographe et anarchiste Léon Metchnikoff (1838-1888), « *nous sommes loin (...) de ce fatalisme géographique qu'on reproche souvent à la théorie déterministe du milieu dans l'histoire. Ce n'est point dans le milieu même, mais dans le rapport entre le milieu et l'aptitude de ses habitants à fournir volontairement la part de coopération et de solidarité imposée à chacun par la nature, qu'il faut chercher la raison d'être des institutions primordiales du peuple et de leurs transformations successives. Aussi, la valeur historique de tel ou tel milieu géographique - en supposant même qu'il soit physiquement immuable - peut-elle et doit-elle varier suivant la mesure où ses occupants possèdent ou acquièrent cette aptitude à la solidarité et à la coopération volontaire* » (16).

De ce propos de Metchnikoff, plusieurs conclusions fortes ressortent : le milieu géographique n'est pas immuable, son « influence » est doublement relative car changeante par sa nature même, et changeante par l'action des sociétés. Cette action est pratiquement imposée par la nature sous peine de mort, mais elle est aussi à l'origine de la solidarité et de la coopération humaines sans lesquelles la mort viendrait plus tôt. Et plus cette coopération est volontaire, plus elle est efficace.

Plus loin, Metchnikoff ajoute : « *Nous ne sommes donc point les défenseurs de ce « fatalisme géographique » qui prétend, à l'encontre des faits les mieux établis, qu'un ensemble donné de conditions physiques puisse ou doive jouer invariablement, partout et toujours, un rôle identique dans l'histoire. Non, il s'agit simplement de voir si la valeur historique, variable dans le cours des différents milieux géographiques, ainsi que d'éminents géographes l'ont bien démontré dans nombre de cas particuliers, est susceptible de quelque généralisation ; en d'autres termes, il nous faudrait trouver une formule synthétique permettant de saisir, sans se perdre dans les détails, ces rapports intimes qui rattachent à un milieu géographique déterminé chaque phase de l'évolution sociale, chaque période successive de l'histoire collective du genre humain* » (17). Cette démarche, c'est d'ailleurs ce qu'Élisée

¹⁵ « *La vie plus active, plus passionnée, s'est par contre-coup fréquemment compliquée de crises, et souvent l'arrêt se fait brusquement par la mort volontaire. Là est le côté très douloureux de notre demi-civilisation si vantée, demi-civilisation puisqu'elle ne profite point à tous. La moyenne des hommes, fût-elle de nos jours non seulement plus active, plus vivante, mais aussi plus heureuse qu'elle l'était autrefois, lorsque l'humanité, divisée en d'innombrables peuplades, n'avait pas encore pris conscience d'elle-même dans son ensemble, il n'en est pas moins vrai que l'écart moral entre le genre de vie des privilégiés et celui des parias s'est agrandi* ». *L'Homme et la Terre* (infra H&T) (1905), tome VI, p. 533.

¹⁶ METCHNIKOFF Léon (1889) : *La Civilisation et les grands fleuves historiques*. Paris, Hachette, préface d'Élisée Reclus, 372 p., p. 41.

¹⁷ *Ib*, p. 128-129.

Reclus appelle la « mésologie »⁽¹⁸⁾. Il reprend ainsi un néologisme créé en 1865 par Louis-Adolphe Bertillon (1821-1883), un savant proche du mouvement socialiste, mais qui, pendant longtemps, tombe en complète désuétude.

Il n'y a donc ni fatalité, ni immobilité pour les peuples. « *Les deux déterminantes, le milieu lui-même et la faculté d'adaptation de ses habitants étant des éléments variables, il s'ensuit, au contraire, que les destinées historiques des peuples cantonnés dans quelque région que ce soit, devront nécessairement varier. (...) Les modifications que l'industrie humaine, le travail accumulé de générations successives produisent dans la nature d'un pays ont une fort grande importance, et l'école déterministe ne saurait les ignorer sans mentir à son principe fondamental* »⁽¹⁹⁾.

Concrètement, les activités humaines ne sont que partiellement guidées par l'environnement. C'est ce que conclut Kropotkine : « *Au cours de cette évolution, les produits naturels de chaque région et ses conditions géographiques seront sans doute l'un des facteurs qui détermineront le caractère des industries qui s'y développeront. Mais (...) nous nous apercevons qu'en fin de compte c'est le facteur intellectuel (l'esprit d'invention, la faculté d'adaptation, la liberté, etc.) qui domine les autres* »⁽²⁰⁾.

Quant à Patrick Geddes (1854-1932), proche des géographes anarchistes, il insiste sur la dialectique milieu-société, qui doit être appréhendée dans une approche régionale comparative. « *D'un côté nous devons dégager de plus en plus complètement pour chaque région donnée jusqu'où la nature peut avoir déterminé l'homme. De l'autre côté, nous devons rechercher jusqu'où le type d'homme donné a réagi, ou pourrait réagir, à cet environnement* »⁽²¹⁾. Pour analyser les chaînes de causalité, il propose une méthode ainsi schématisée : lieu > travail > famille, et société > travail > lieu.

Geddes se place donc dans une posture positiviste assez classique, de façon peut-être plus brutale que Reclus : « (...) *L'homme, en grandissant dans la civilisation matérielle, paraît s'échapper de l'emprise de l'environnement, et réagir, de plus en plus profondément, sur la nature ; et, à mesure qu'il développe ses idéaux et les systématise dans la philosophie ou la religion de son lieu et de son temps, il affirme sa supériorité sur le destin, sa responsabilité morale et son indépendance ; il s'échappe de l'esclavage de la nature vers sa maîtrise grandissante* »⁽²²⁾. Mais tandis que Geddes insiste pour

¹⁸ « *L'inégalité des traits planétaires a fait la diversité de l'histoire humaine et chacun de ces traits a déterminé son événement correspondant au milieu de l'infinie variété des choses (...). Tel est le principe fondamental de la mésologie ou "science des milieux"* ». H&T, I, p. 35.

¹⁹ Metchnikoff (1889), op. cit., p. 224-225.

²⁰ KROPOTKINE Pierre (1910) : *Champs, usines et ateliers ou l'industrie combinée avec l'agriculture et le travail cérébral avec le travail manuel*. Paris, Stock, 490 p., éd. or. en anglais 1901.

²¹ GEDDES Patrick (1898) : « The influence of geographical conditions on social development ». *The Geographical Journal*, 12-6, p. 580-587, p. 581.

²² *Ib.*, p. 585.

« descendre des régions philosophiques de l'abstraction », justifier « les promesses évolutionnistes de la synthèse scientifique » et revenir à une « spécialisation de plus en plus étroite dans son propre domaine », néanmoins « coordonné » avec les autres, Kropotkine et Reclus s'efforcent de « recoller » les différentes disciplines pour revenir à la philosophie globale des Grecs.

Cette question du déterminisme est importante car elle refait surface, non seulement en géographie mais aussi dans tous les domaines, en biologie et en sociologie notamment. La sociobiologie qui exploite et déforme les découvertes de la génétique soulève ainsi un grand nombre de problèmes sur lesquels il faut avancer avec prudence, mais résolument. Du moins, ce genre de question a toujours préoccupé scientifiquement les anarchistes, à l'instar de Noam Chomsky et de sa grammaire générative, sorte de programmation potentielle du langage dans le cerveau humain ⁽²³⁾. L'évolutionnisme et le révolutionnarisme reclusien se situent sur le fil du rasoir déterministe, mais sans jamais y tomber, sauf à isoler certaines phrases de leur contexte.

3. Pour une science géographique au service de l'anarchie

Le passage longuement cité de *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique* vise juste dans deux directions. D'une part, il critique la théorie de Malthus, qu'il ne nomme pas explicitement, contrairement à d'autres textes, car il la considère comme une analyse fautive de la question des ressources destinée à maintenir les inégalités socio-économiques. D'autre part, il donne mission à la science de sortir de l'empirie et de rationaliser le cycle production-consommation. À cette science « économique » s'ajoute une « science sociale », pour qu'aux « révoltes spontanées » succède une « lutte méthodique et sûre contre l'oppression ». Ainsi, « la science sociale, qui enseigne les causes de la servitude, et par contre-coup, les moyens de l'affranchissement, se dégage peu à peu du chaos des opinions en conflit » ⁽²⁴⁾. Autrement dit, la science donne les outils dont peuvent se saisir consciemment les êtres humains.

Les propos de Reclus pourraient être qualifiés de positivisme béat et optimiste. Mais ce serait oublier deux choses. À la fin du même ouvrage, Reclus, qui fait le parallèle entre avancée de la science et recul de la religion, estime que ce second phénomène n'est pas définitif car « outre la force matérielle, la

²³ CHOMSKY Noam (2010) : *Raison & liberté, sur la nature humaine, l'éducation & le rôle des intellectuels*. Marseille, Agone, préface de Jacques Bouveresse, 410 p. C'est l'un des rares ouvrages où l'on peut lire de façon synthétique les passerelles que Chomsky lance prudemment entre ses travaux scientifiques et sa réflexion politique.

²⁴ *ERIA*, p. 45-46.

pure violence (...) une autre force plus subtile et peut-être plus puissante, celle de la fascination religieuse, se trouve à la disposition des gouvernants » dont « on ne saurait contester que [sa] force est encore très grande » (25).

L'argumentation de Reclus contre le malthusianisme s'appuie doublement sur un souci moral-social (la joie pour tous d'avoir des enfants, l'hypocrisie et la mesquinerie des riches) et sur une démonstration scientifique (c'est matériellement possible, donc socialement faisable). Ailleurs, avec l'aide de son secrétaire Henri Sensine (1854-1937), il se livre à un calcul portant sur les surfaces, les terres et les richesses, qui lui permet de conclure : « *Nous voulons étendre la solidarité à tous les hommes, sachant d'une manière positive, grâce à la géographie et à la statistique, que les ressources de la Terre sont amplement suffisantes pour que tous aient à manger. Cette loi prétendue d'après laquelle les hommes doivent s'entre-manger n'est pas justifiée par l'observation. C'est au nom de la science que nous pouvons dire au savant Malthus qu'il s'est trompé. Notre travail de tous les jours multiplie les pains et tous seront rassasiés* » (26). Il développe également ce propos dans un long passage de *L'Homme et la Terre* sur le peuplement (27).

Bien sûr, on pourrait souligner que Reclus ignore la formidable croissance démographique planétaire, urbaine en particulier, que va connaître le XXe siècle, et que, par conséquent, il ne pouvait pas en prévoir les énormes effets. Rien n'est moins faux. Car il en a estimé le chiffre possible. Reclus prévoit pratiquement le phénomène de croissance urbaine, auquel il ne s'oppose d'ailleurs pas. « *Actuellement, rien ne fait présumer que ces prodigieuses agglomérations d'édifices aient atteint leur plus grande étendue imaginable : bien au contraire* » (28). Après avoir comparé la situation de l'Australie et de l'Angleterre sur ce point, il ajoute en conclusion du chapitre consacré à ce sujet : « *Une prochaine agglomération de dix, de vingt millions d'hommes, soit dans le bassin inférieur de la Tamise, soit à la bouche de l'Hudson, ou dans tout autre lieu d'appel, n'aurait rien qui pût surprendre et même il faut y préparer nos esprits comme à un phénomène normal de la vie des sociétés* » (29). Rappelons que Londres compte actuellement sept millions d'habitants et New York un peu plus, soit une vingtaine pour toute l'agglomération.

Il précise même que le nouveau phénomène d'urbanisation, qui n'a donc rien de pathologique puisqu'il le qualifie de "normal", s'accompagnera d'un « *incessant échange de population entre les cités que l'on*

²⁵ *ERIA*, p. 149.

²⁶ Lettre de 1884 d'Élisée Reclus à Richard Heath. Citée par : RECLUS Paul (1939) : op. cit., p. 116.

²⁷ *H&T*, tome V, livre I, chapitre 1.

²⁸ *H&T*, V, p. 374-375-376.

²⁹ Ibidem.

observe déjà », anticipant sur ce que les géographes contemporains appellent les réseaux urbains, sinon métropolitains ou mégalopolitains. Il remarque déjà que les milieux les plus denses du globe ne sont pas forcément les plus pauvres (Europe rhénane, Asie des moussons, hauts plateaux africains), même pour les régions rurales. Reclus donne même des chiffres encore plus élevés qui seraient possibles : seize milliards d'hommes pour la seule bande équatoriale !

Cette analyse n'est pas surprenante chez Reclus. Le problème ne vient pas, selon lui, d'une erreur des techniques ou de la science mais d'une mauvaise utilisation de celles-ci, par le capitalisme, et d'un gaspillage, d'où n'est d'ailleurs pas exclue une perte du sens moral et civique. Pour Reclus, « *il n'existe point de "bonnes terres" jadis : toutes ont été créées par l'homme, dont la puissance créatrice, loin d'avoir diminué, s'est au contraire accrue dans d'énormes proportions* »⁽³⁰⁾. Cette position reclusienne heurte évidemment de plein fouet les malthusiens de tout bord qui préfèrent s'en prendre aux conséquences plutôt qu'aux causes. Sur le plan des implications politiques de cette question, Reclus regrette d'ailleurs que certains anarchistes « *gaspillent leur énergie* » dans le néo-malthusianisme⁽³¹⁾.

Le discours malthusien revient en force de nos jours sous couvert d'une prétendue « finitude de la planète », constat qui fait l'impasse sur le renouvellement de certaines ressources et sur les capacités de la biosphère. Il a même pris de l'ampleur à la suite de l'effondrement de l'Union soviétique et de la fin proclamée de l'utopie socialiste, quand bien même celle-ci avait pris les habits du communisme étatique et du totalitarisme. Il constitue l'horizon qui borne désormais toutes les politiques prises au piège d'un discours catastrophisme mêlant constats justes et interprétations hâtives. D'où l'importance, et la nécessité, de lui porter une analyse critique.

Élisée Reclus, ainsi que Kropotkine, s'interrogent également sur les « milieux libres » anarchistes qui, se multipliant à la fin du XIXe siècle, cherchent à se détacher à la fois de la société ambiante et de la ville. Leur critique ne porte pas du tout sur le caractère supposément réformiste ou échappatoire de ce genre d'expériences, mais bien plutôt sur leur échec prévisible parce qu'elles évoluent artificiellement en dehors du « milieu » - milieu social, culturel et environnemental. Selon Reclus, les seules bonnes volontés, au demeurant chancelantes ou difficiles à forger, ne suffisent pas si elles sont confinées, « *par manque d'adaptation au milieu* »⁽³²⁾.

Dans une contribution à la revue *Les Temps nouveaux* (1895-1914), l'un des principaux et très influent organe anarchiste français animé par Jean Grave (1854-1939), Élisée Reclus n'hésite pas à rejeter toute

³⁰ Une position socialiste à dire vrai classique (cf Proudhon, Marx, etc.) : *H&T*, conclusion du Tome V, livre IV, chapitre 1.

³¹ Cité par NETTLAU Max dans *Geschichte der Anarchie*, V, p. 243, et dans *Élisée Reclus* (1928), p. 331.

³² *ERIA*, p. 194.

tentative de se situer dans l'en-dehors ⁽³³⁾, et il privilégie le choix d'œuvrer en dedans la société actuelle : « *En un mot, les anarchistes se créeront-ils des Icaries en dehors du monde bourgeois ? Je ne le pense ni ne le désire. (...) Dans notre plan d'existence et de lutte, ce n'est pas la petite chapelle des compagnons qui nous intéressent, c'est le monde entier* » ⁽³⁴⁾. Pierre Kropotkine porte un jugement tout aussi sévère sur l'impasse que constituent ces « communes volontaires » ⁽³⁵⁾.

C'est d'ailleurs une position adoptée par le congrès anarchiste de Londres de 1896, où participent Reclus et Kropotkine. C'est donc dans la même logique que Reclus et d'autres encouragent les anarchistes à rester dans le peuple, dans la société. C'est pourquoi Reclus encourage le syndicalisme, le communalisme ou le coopérativisme qu'il n'oppose pas au mouvement révolutionnaire mais qui, bien pensées, se situent précisément dans une évolution débouchant sur la révolution ⁽³⁶⁾.

4. Géographie, anarchie et pouvoir

Les idéologies dominantes donnent la primauté à l'histoire. Les monothéismes transcendants d'origine méta-méditerranéenne (judaïsme, christianisme, islam) conçoivent le temps comme une flèche. Leurs prêtres et prophètes annoncent la venue d'un messie ou la fin du monde. Les religions ou philosophies immanentistes d'Asie (bouddhisme, hindouisme, confucianisme, shintô) conçoivent, quant à elles, le temps comme un cycle et reposent sur la quasi-immobilité de l'éternel recommencement, ce qui élimine l'idée de révolution. Le marxisme lui-même, avec sa succession fatale de modes de production, n'a pas échappé à cette conception linéaire du temps et à cette détermination historique. Et, d'une certaine façon, le catastrophisme écologiste qui annonce lui aussi la fin du monde se situe dans ce moule eschatologique, déterministe, fatal et implacable. Or qui dicte l'histoire, la contrôle, et domine politiquement. Il tue l'imaginaire politique et social qui pourrait

³³ *L'Endehors* (1891-1893) est le nom du journal fondé par l'individualiste Zo d'Axa (1864-1930), pseudonyme du journaliste Alphonse Gallaud de la Pérouse. Ce titre est repris en 1922 par l'anarchiste individualiste E. Armand (1872-1962), pseudonyme d'Ernest Juin.

³⁴ RECLUS Élisée (1900) : « Les colonies anarchistes ». *Les Temps nouveaux*, du 7 au 13 juillet, p. 1-2. Ces propos sont plus durs que dans *ERIA* (1898) où, à la fin, il évoque les « tentatives d'associations plus ou moins communautaires » dont l'histoire « raconte beaucoup plus d'insuccès que de réussites », en ajoutant qu'« aucun de ces insuccès ne saurait nous décourager, car les efforts successifs indiquent une tension irrésistible de la volonté sociale » (op. cit., p. 192 et p. 195).

³⁵ KROPOTKINE Pierre (1896) : « Contre les communes volontaires ». *Communisme et Anarchie*, texte du congrès de Londres ; repris dans *La Science moderne et l'Anarchie* (1913), p. 152-154. Cité par : ZEMLIAK Martin (1976) : *Pierre Kropotkine, Œuvres*. Paris, Maspéro, 450 p., p. 41-43.

³⁶ *ERIA*, p. 194-199.

proposer une alternative.

Le christianisme avec sa fin du monde, le marxisme avec sa fin du capitalisme s'effondrant sous le poids de ses contradictions, et l'écologisme avec son effondrement planétaire ne sont à cet égard rien d'autres que des variantes d'une même posture, dont il faut relever qu'elle trouve son origine dans la pensée occidentale. Il y a en outre un lien historique, idéologique et personnalisé entre ces trois idéologies. Le catastrophisme est un excellent moyen pour culpabiliser les individus, pour les tétaniser et pour les détourner, face à l'ampleur de ce qui paraît incommensurable et insurmontable, inhumain. L'« heuristique de la peur » proposé par un Hans Jonas (1903-1993), celui-là même qui suggérait une « dictature bienveillante » pour régler les problèmes écologiques de la planète, n'est rien d'autre qu'une supercherie.

L'anarchisme place la liberté et la critique du pouvoir au cœur de sa philosophie, de son éthique et de sa pratique. Il critique le pouvoir en tant que facteur essentiel de domination, d'exploitation, de manipulation et de coercition, donc en tant que vecteur de la misère humaine, économique, sociale, culturelle et politique. Ce pouvoir, spirituel et temporel, est situé. Comme l'anarchisme inscrit le temps dans l'espace, en situations, il considère aussi l'histoire comme pouvant être une fiction, une simulation, voire un mensonge. L'analyse géographique permet de démasquer cette fiction en décrivant la réalité spatiale des exploitations (division socio-spatiale du travail), des dominations (division en États-nations et en empires), des oppressions (lieux de pouvoir coercitif, marginalisation des minorités, ghettos) et des aliénations (lieux de culte, lieux de la société marchande spectaculaire, lieux du sexisme). Une perspective anarchiste en géographie analyse, et dénonce, les formes spatiales du pouvoir, que celles-ci soient particulièrement coercitives ou visibles, ou moins.

Or la géographie actuelle, outre qu'elle se complaît bien souvent dans un outillage informatique et quantitatif, garde une lecture verticale de ces espaces. Consciemment ou inconsciemment, elle reproduit l'approche historique et hiérarchique des idéologies dominantes. On voit même réapparaître en son sein des postures déterministes qui tentent d'expliquer les différentes civilisations sur la différence de leurs milieux géophysiques ou certains phénomènes sur la base d'une écologie réductrice ou vitaliste.

Une perspective anarchiste de la géographie peut libérer celle-ci de ce carcan verticaliste et lui substituer une lecture horizontale du monde, démontant les systèmes hiérarchiques du pouvoir et valorisant les tentatives horizontales d'émancipation humaine dans l'espace. Elle n'a pas une vision statique et fétichiste de la nature. Elle s'interroge sur les limites supposées de la biosphère et de la terre,

et sur le retour du malthusianisme en science comme en politique. Elle n'est pas l'esclave de la technologie, mais elle ne tombe pas non plus dans une critique aveugle ou tronquée de celle-ci. Elle se met au service non des dominants, en leur fournissant des outils d'analyse et de contrôle, des discours et des lectures du monde, mais au service de la société, du peuple, non pas de l'extérieur ou d'en haut, mais en son sein, en franchissant et en dépassant la barrière académique.

La géographie n'est que l'un des savoirs ou l'une des sciences qui peut fournir des éléments de réflexion et d'action non seulement à l'anarchisme en tant que tel mais à tout mouvement d'émancipation individuel et social. La liste serait longue de ses nombreux apports, et plutôt que de la retracer exhaustivement, on peut tenter d'en présenter quelques points-clefs, quelques pistes de réflexions à approfondir.

L'être humain est un être géographique, comme de nombreux géographes se sont attachés à le démontrer et à la répéter. Il l'est par définition, et de plusieurs façons. D'une part, il fait partie de cet ensemble naturel, cosmique ou terrestre, quel que soit le nom qu'on lui donne. D'ailleurs, l'anarchisme n'a pas attendu la géographie savante pour le penser. D'une certaine façon, on peut même dire que sa géographie vécue, pratique, empirique, l'a poussé à le formuler, contrairement à la scolastique kantienne, hégélienne ou marxiste.

C'est même une grande injustice intellectuelle que de ne pas reconnaître à leur juste mesure les intuitions anarchistes d'un systémisme avant la lettre dont on trouve les bases dès Proudhon ou Bakounine. Il faut aussi souligner que c'est précisément ce « systémisme » qui sous-tend la position socialiste de l'anarchisme, ce qu'exprime Kropotkine par exemple : « ... *c'est en considérant la société comme un tout, si intimement lié ensemble, qu'un service rendu à un individu est un service rendu à la société entière* » (37). Ce qui renvoie à la conception anarchiste de la liberté comme relation sociale d'émancipation individuelle, d'où la notion de socialisme libertaire. Pour éviter de sombrer dans un holisme conduisant à un absolutisme aussi redoutable que néfaste sur les plans philosophique et politique, les géographes anarchistes peuvent cependant apporter trois précisions.

Premièrement, ce grand système dont l'être humain fait partie, dont il dépend, dépend également de l'être humain. Il y a interaction, presque co-responsabilité si tant est que l'on puisse ériger la nature en sujet responsable, ce que l'anarchisme ne fait pas, contrairement au biocentrisme ou à l'écologie profonde.

Deuxièmement, au-delà de la pluralité et de la diversité, cet ensemble est un système général, si l'on

³⁷ KROPOTKIN Peter (1887) : « The Coming of Anarchy ». *Nineteenth Century*, août, p. 152.

peut dire. Comme l'écrit Kropotkine, « *la première chose qui frappe le géographe quand il observe la Terre comme un tout n'est pas tant la diversité du paysage et des caractères de ses différentes parties que les types bien définis de sortes de paysage et de panorama* »⁽³⁸⁾. D'où l'importance de ce que Léon Metchnikoff appelle « *la géographie comparée* », expression qu'il reprend de Carl Ritter⁽³⁹⁾.

Troisièmement, la nature ou la terre sont des éléments plus que vivants : changeants. L'évolution et le changement sont la règle, qui dépasse la simple notion de vie. Ce qui permet d'éviter deux pièges : celui de la sanctification de la nature ou de la terre qui serait comme un être vivant, une déesse Gaïa ou une quelconque divinité à laquelle il faudrait sacrifier un nouveau culte et renoncer à nouveau à la liberté ; et celui de la béatification fixiste, avec laquelle il ne faudrait pas toucher à la nature ou à la terre sous prétexte que tout changement dérangerait.

La géographie reclusienne du « milieu-espace » et du « milieu-temps » rappelle combien l'environnement a changé, combien il change et combien il changera, avec ou sans l'être humain. Avec l'être humain, ce changement doit être fait dans une perspective d'amélioration pour tous. Mais postuler une forme d'immobilité, de fixisme, reviendrait à la sclérose. Considérer les aléas liés au milieu comme incongrus reviendrait à se tromper dans la conception du monde : soit revenir à une vision où ces aléas seraient attribués à un courroux divin, donc à nouveau une forme de religion ; soit cultiver le catastrophisme, qui est une forme déguisée du religieux, apocalyptique, messianique ou eschatologique.

Ce rappel de la temporalité et de l'évolution par la géographie du « milieu-espace » et du « milieu-temps » peut se heurter à l'impatience coutumière des anarchistes. L'équilibre est à trouver entre l'action immédiate et les échéances politiques plus lointaines. Pendant plusieurs décennies, l'anarchisme a vécu avec l'idée de la révolution proche, ce qui a d'ailleurs stimulé des actes politiques désireux d'accélérer le processus, de mettre l'étincelle au baril de poudre ou de faire basculer les choses. L'histoire du siècle écoulé a montré la complexité du phénomène, et l'anarchisme n'en a pas forcément pris toute la mesure. Penser que la révolution n'est pas pour demain ne signifie pourtant pas, comme certains aiment à le croire, que la révolution en tant que telle est à exclure.

D'autre part, l'être humain est un être géographique en tant qu'habitant de la terre, un être géographique sédentaire ou mobile, c'est une évidence de le rappeler, plus actif que passif : dans ses mobilités, dans son aménagement concret de l'espace, dans sa restitution imaginaire. Comme le répétait Proudhon, le travailleur - l'être humain qui façonne les composants fournis par la terre, directement ou

³⁸ KRAPOTKIN [sic] P. (1893) : « On the teaching of physiography ». *The Geographical Journal*, 2, p. 355.

³⁹ *Ib.*, p. 53.

indirectement - est également un artiste ou un poète.

La géographicit  de l'être humain implique plusieurs choses. Connaître la géographie revient à se connaître soi-même. On peut certes le dire de toute autre science, de la médecine à la sociologie en passant par la psychanalyse. Mais la géographie apporte cette spécificité en ce qu'elle permet à l'individu, d'abord, de se mouvoir dans l'espace, de se guider. Elle est une technique et une pratique d'autogestion spatiale au premier degré, par l'orientation. Cette capacité est individuelle, mais aussi sociale. Sur cette seconde dimension, les travaux géographiques contemporains ont bien révélé ce que l'empirie laissait supposer : plus le niveau socioéconomique d'un individu est faible, plus sa capacité de se déplacer librement est réduite, plus sa connaissance du monde avec ses différents endroits est mince. Ce qui entraîne une pauvreté spirituelle et humaine, ce qui permet au pouvoir d'exercer sa domination à travers l'espace. Autrement dit, une géographie libertaire peut contribuer à repousser les limites imposées de la finitude, la finitude historique et la finitude géographique.

Philippe Pelletier, 8 mars 2011.